

Missionné François

Confidences d'un missionné

Introduction

Il en est qui entendent un jour l'appel de Dieu en leur cœur et qui suivent avec plus ou moins de spontanéité la voie du sacerdoce. En ce qui me concerne, les événements se sont orchestrés d'une façon plus originale ... dessein du Seigneur pour m'amener vers un but que je n'aurais osé espérer. Avant cet impromptu, j'avais bien des fois invoqué Dieu, afin qu'il m'instruisît sur mon destin ou qu'il me fit la grâce d'en ouvrir la porte. Or certains chemins de vie requièrent une longue marche. Surtout, lorsque le spirituel conditionne la destinée. Je sais aujourd'hui que mon âme a commencé à titiller mon ego, déjà, lors de mon adolescence. En effet, mon goût pour la poésie m'a incité à écrire, dès l'âge de treize ans, des poèmes sur la nature, les éléments, l'amour, la guerre, ... J'y louais donc mère Nature, y fustigeais le monde, y exorcisais mes peurs, y exprimais ma naïve incompréhension de l'amour. Bien que ceux-ci aient fini dans l'âtre de la cheminée de la maison familiale, il me reste de cette première expérience d'écriture, assurément naïve, l'impression qu'elle posait une première pierre sur le chemin d'une réflexion à connotation universelle. Je n'étais pas pour autant un intellectuel, sans cesse plongé dans ses modestes écrits ou la lecture. Au contraire, mon tempérament plutôt bougeant me poussait à entreprendre des activités risquées.

Si les alexandrins de mes quatorze ans représentaient les prémices d'une nature foncièrement spirituelle, je ne faisais pas, à l'époque, cette sorte de rapprochement. Durant les années de mon adolescence, je ne réalisais pas encore que le système dans lequel je me trouvais forcé de vivre ne correspondait pas à l'aspiration cachée au fond de mon cœur. Évidemment, il s'agissait d'un temps d'acclimatation, d'expériences indispensables au début de ma marche dans le monde. L'existence s'accorde toujours avec un dessein dont nous ignorons le tracé, mais que notre libre arbitre nous incite à suivre plus ou moins docilement. Seuls les orgueilleux se vantent de maîtriser leur destin. En se retournant sur le chemin accompli, au terme de leur vie, ils se rendent compte --- à condition de faire enfin preuve d'humilité --- que certaines actions furent marquées du sceau de l'intuition ou de l'impulsion. N'en doutons pas, le temps sur Terre n'est qu'un passage, une traversée. Quant à l'âme, elle dispose de l'éternité pour s'éveiller.

J'ai toujours été animé d'une foi en Dieu, même si un léger doute vint parfois l'obombrer. J'avoue m'être laissé aimé par Lui pendant de nombreuses années et n'avoir pas eu vraiment conscience de Sa merveilleuse protection. J'ai tant de fois défié la mort que, sauf cette dernière, je ne serais plus de ce monde. Ne tentais-je pas de vérifier inconsciemment la force de Sa bienveillance ? Mon ego se mesurait déjà à la tranquille détermination de mon âme.

Un pressentiment ?

Adolescent, je disais régulièrement autour de moi : « *Un jour, tu seras fier de m'avoir connu* ». Les années passant, je ne lançais plus cette plaisanterie que sur le ton de la dérision. Certains de mes interlocuteurs prenaient pourtant ma boutade avec sérieux et me rétorquaient même : « *Je ne serais pas étonné de te voir un jour à la télé* ». Je m'empressais alors d'objecter : « *Mais ... pour une cause grande et juste* ».

Un sophrologue parisien, avec qui je fis un travail sur moi en 1985, me confia à la deuxième séance qu'en me voyant entrer dans son cabinet le premier jour, il s'était dit: « *Voilà un homme qui n'est pas commun!* ». Souvent, ma forte personnalité et mon regard froid tendent à mettre une distance entre les gens et moi. J'espère cependant que la chaleur émanant de mon âme conquiert le cœur des gens qui m'approchent.

Le côté atypique de ma pensée s'est prolongé dans mes écrits qui sortent, de ce fait, des sentiers battus. Il découle de cette particularité une difficulté d'accorder ma littérature avec la demande générale des lectrices et des lecteurs. Qu'à cela ne tienne ! Je n'en viendrai pas à écrire dans un sens opportuniste ou avec le succès comme perspective.

Accéder au sérail des auteurs connus requiert de la persévérance --- mais pas toujours un vrai talent ---, tant le monde de l'édition est difficile à pénétrer. Une pléthore de personnes ayant écrit leur petit ouvrage aspirent à voir leur nom sur les rayons des libraires. Je ne poursuis guère, quant à moi, cette vanité.

Certes, je me sens en décalage dans ce système où la rentabilité de la chose créée prévaut sur la valeur intrinsèque de l'œuvre et du créateur. Les personnes à qui j'ai fait lire ma prose ont unanimement signalé le caractère agréable de mon style d'écriture et, bien sûr, la nature inclassable du contenu.

Contrairement à beaucoup d'écrivains, sans doute, je n'ai pas vraiment cherché à écrire. L'écriture est venue à moi par nécessité spirituelle. Un phénomène particulier qu'il me faut vous conter.

1966

Le premier pas

Mon premier pas dans l'écriture eut lieu en 1966, soit à l'âge de dix-huit ans. Le manuscrit que j'écrivis alors resta quelque temps dans un tiroir, puis il se transforma en un beau tas de cendres. De même, les poèmes et autres textes de chansons créés depuis l'âge de treize ans partirent un matin, ou un soir, dans l'âtre de la cheminée de la maison familiale.

Une période de vingt-deux ans s'écoula ensuite durant laquelle je n'écrivis qu'un poème de temps en temps lors d'un événement particulier, d'une contemplation de la nature ou pour charmer une amie. La poésie a toujours occupé une place toute spéciale en mon cœur. Comment Alfred de Musset, qui la prétendait bien supérieure à la prose, qualifierait-il ce salmigondis littéraire qui s'entasse de nos jours dans les librairies ? Cela le découragerait probablement d'écrire.

Les milliers de livres en vente dans les grandes surfaces du livre et les centaines de millions d'ouvrages de toutes sortes édités chaque année dans le monde me rendent dubitatif. Capitalisme oblige ! Cette banalisation de l'écrit envoie dans les limbes de talentueux auteurs qui refusent de courtiser les éditeurs ou d'entrer dans ce système.

Ce monde de l'immédiat et d'une trop rapide obsolescence transforment les œuvres en choses de papier qui finissent, pour beaucoup d'entre elles, au pilon après un passage éclair chez les libraires. Ainsi, bien souvent, de bons livres restent ignorés du public à cause d'un déficit de communication.

1987

Un passage nécessaire

Nicolas, un ami qui avait occupé des fonctions gouvernementales et que je rencontrais régulièrement dans ses somptueux bureaux du boulevard Saint Germain, me dit un jour à brûle-pourpoint: « *Tu as la capacité de devenir un grand dans la politique. Je peux t'aider à faire le pas, tu sais* ». Il n'ignorait pas, en effet, ma petite expérience passée de militant politique ni les raisons qui m'avaient poussé à n'être plus qu'un citoyen lambda.

Nicolas connaissait aussi mon profond idéalisme et qui le faisait sourire parfois ; même s'il s'était toujours gardé d'en critiquer le fond. Quant à moi, je m'étais abstenu d'en évoquer la source. Ayant entendu, à plusieurs reprises, son agnosticisme, j'évitais d'étaler ma foi et de tenter de l'inciter, ce faisant, à reconsidérer sa position en la matière.

En tout cas, son intention fit du chemin dans ma tête. Lorsque nous nous revîmes, la semaine suivante, je lui confirmai que son aide m'intéressait à condition qu'il n'y fût pas l'obligation d'adhérer à des idées contraires à mes convictions. Ce à quoi, il acquiesça avec un sourire diplomatique.

Dès lors, je passais mes soirées à réfléchir sur l'élaboration d'un programme ; un travail qui m'éclaira sur le manque de clarté de mes idées. En effet, je ne parvenais qu'à monter une architecture squelettique et butais sur mon incapacité à rédiger un projet novateur. Évidemment, hormis un poème de temps en temps, je n'avais plus écrit depuis l'âge de dix-huit ans. Aussi l'écriture d'un fascicule ou, pire, d'un livre paraissait-elle être hors de ma compétence.

Soucieux de dépasser ce blocage, j'eus l'intuition de laisser courir ma plume sans me préoccuper du style, de la syntaxe ou des fautes d'orthographe. Durant quinze jours, j'effectuai cet exercice à raison de trois pages par soir. Lorsque le nombre de ces dernières me parut suffisant, j'entrepris de diviser le contenu en chapitres et paragraphes. Puis je l'émondai au mieux des nombreuses redites ou autres redondances et m'attelai à une amélioration du style et de la syntaxe.

Cela déboucha peu à peu sur un programme que Nicolas qualifia, d'abord, d'intéressant et, aussitôt après, de trop idéaliste. Lorsque nous déjeunâmes ensemble, quelques jours plus tard, il tenta de me convertir à ses idées calquées en partie sur celles de Mussolini qu'il prétendait sociales. Né en Sicile, une région italienne qu'il avait quitté à l'âge de 24 ans pour émigrer en France, il y avait connu la contrainte du régime fasciste. Il semblait, en outre, bien imprégné par les idées de ce dernier. Quant à moi, mon sang ne fit qu'un tour et je lui rétorquai impulsivement : « *Le social à la sauce facho ... très peu pour moi !* » Après m'avoir répondu, avec son calme légendaire, que ses suggestions renforceraient pourtant mon programme, il se leva et prétextant un coup de téléphone urgent à donner dans sa voiture (*le téléphone portable n'existant pas encore*). Je compris qu'il désirait surtout écourter cette conversation, selon lui, stérile. Je n'avais guère son flegme. Aussi mon tempérament plutôt vif ne m'incitait pas à verser dans le style diplomatique. Si je regrettais, en mon for intérieur, de m'être emporté et de l'avoir blessé, je refusais de me laisser chapeauter par quiconque, voire de renier mon idéalisme par opportunisme. Je ne me sentais pas disposé à accepter ce que j'avais rejeté quelques années plus tôt ... fût-ce par amitié. Je préférais donc rester dans l'ombre que de renier mes principes. Car Nicolas aurait pu m'ouvrir les bonnes portes et me propulser sur le devant de la scène politique. Par cette compromission, j'aurais eu l'impression, toutefois, de vendre mon âme et de marquer ma vie au fer rouge. De toute façon, je n'aurais pas su défendre un programme imposé et ne reflétant pas ce que je portais en moi.

Ma réaction marqua la fin de mes discussions politiques avec Nicolas. Nous n'en vîmes pas néanmoins à nous brouiller ; vu qu'au-delà de ce penchant *mussolinien*, qu'il m'avait donné soudain à voir, je trouvais sa compagnie très agréable ; il n'avait d'ailleurs jamais prononcé jusqu'ici des

propos extrémistes. Un étrange paradoxe !

Suite à cet événement, mon désir d'une action politique s'affadit. J'avais donc le sentiment que Nicolas m'avait aidé à enterrer un vieux démon et à passer à autre chose.

1990

Le retour

En définitive, le vrai retour à l'écriture eut lieu d'une façon que ma raison aurait mise en échec si une entité occulte ne s'était point ingénérée à la museler.

Un jour, à quatorze heures --- une précision qui ressemblait à un signe ---, je me sentis poussé à prendre un paquet de feuilles blanches et à me mettre dans la situation d'un écrivain attendant l'inspiration. Ce fut comme si un autre moi-même accomplissait cet acte. La plume du stylo encre posée en haut de la première page, je m'appliquais à vider ma pensée quand une énergie subtile, en quelque sorte électrique, stimula soudain ma main. Visiblement, on inhibait mon esprit critique, de façon à permettre un déroulement spontané du processus. Ainsi, après quelques lignes de préparation, les mots, les phrases traversèrent le filtre de mon mental. Le rythme rapide transcendait, en outre, les velléités d'analyse. Je reçus un message de trente pages contenant une sorte d'instruction sur la dimension invisible et vibratoire qui existe en parallèle du monde réel. Au-delà de l'étrangeté et du caractère impromptu de cette expérience, j'eus l'impression qu'une porte s'était entrouverte.

Plusieurs jours durant, cette écriture automatique devint l'activité du soir ; ce qui donna un livret d'une soixantaine de pages avec du texte, plusieurs schémas et deux formules mathématiques. Il m'apparut que mon âme jubilait. Lors d'une relecture rationnelle, je trouvai cependant ce message plutôt décousu. J'en déduisis que l'objectif de l'intelligence, qui avait piloté ma main, ne fût pas de me transmettre une matière hautement spirituelle, mais de m'initier à cette forme de communication. Pourtant, enclin à m'appesantir sur cette prose, une semaine plus tard, j'en vins à réaliser qu'il s'agissait d'une pensée appelant l'homme à s'éveiller spirituellement. En effet, elle développait les points suivants : la précellence de l'essence au fond de l'être sur le corps physique et, donc, sur l'ego, l'épanouissement humain d'un point de vue spirituel, le « vieil homme » caché au fond de l'ego, la nécessité pour l'homme d'entreprendre la marche vers son évolution véritable, la tolérance entre les différentes races et cultures, l'étiollement des valeurs essentielles, à savoir le respect de la vie, l'éthique, l'équité, la prise de conscience de l'importance de l'Amour de Dieu. D'ailleurs, le Dieu d'Amour était fréquemment cité dans le texte. Les précisions sur l'ordre vibratoire régissant l'Univers ne ressemblaient guère aux diverses lectures que j'avais pu faire sur le sujet. Une présentation assez technique qui me convainquit que cette matière n'avait pu être de l'ordre de mon imaginaire. De surcroît, ce message se terminait par une double prophétie. La première spécifiait que le millénaire 2000 à 3000 verra la mutation de l'humanité et la deuxième qu'un homme parcourra un jour la Terre pour transmettre les messages de Dieu que les grandes confessions religieuses s'efforceront de minimiser. Ses contemporains seront toutefois divisés entre la sagesse de ces messages et la préférence pour les ténèbres du monde. Cela se concluait ainsi : « *Dieu connaît l'heure de l'avènement d'une autre humanité. Voici !* ».

Il me revint à l'esprit ce jour de 1975 où un ami d'enfance, parti en Inde pour y rechercher la vérité de la Lumière, vint me voir avec une curieuse intention en tête. Je ne compris pas, tout d'abord, pourquoi il requérait mon avis sur le programme des cours dispensé par l'Ordre Rosicrucien qu'il venait de recevoir ; en effet, je n'étais pas encore, à l'époque, éveillé sur le plan spirituel. Pourtant, la lecture de celui-ci m'incita à adhérer à cette association métaphysique. J'entrepris cette formation avec enthousiasme, vu qu'elle ne contraignait pas à une discipline rigide. Ainsi j'appréciais de pouvoir étudier à mon rythme. Au terme de dix années, je m'aperçus cependant que je n'approuvais plus cet enseignement. J'en critiquais même la profondeur. Tout cela me semblait, en effet, bien éloigné d'une juste compréhension de la dimension divine et plutôt stérile au plan spirituel.

Je narre cet épisode parce que je réalise qu'il a été celui d'un passage et du début de ma marche spirituelle ici-bas.

Concernant la séance d'écriture automatique, à laquelle une force subtile m'avait induit, il m'apparaissait absurde de tenter de faire une approche rationnelle d'un phénomène totalement irrationnel. En outre, n'ayant jamais éprouvé le désir d'une instruction par Dieu, cette initiative suscitait mon scepticisme. L'avais-je invoqué de façon inconsciente et s'était-Il empressé de missionner un ange vers moi ?

Une nouvelle lecture du message m'éclaira plus encore au sujet de son universalité. De mon point de vue, le progrès spirituel que celui-ci disait inéluctable demeurerait, longtemps encore, un idéal inaccessible et, donc, utopique. Le primat de la violence, de l'intolérance, de l'égoïsme, de la vanité, notamment, ne mettait-elle pas en exergue la prégnance de l'animalité en l'homme et combien il ne parviendra que difficilement à la transcender. Concernant l'impératif d'une unité religieuse, je la jugeais impossible tant que chaque religion restera attachée à sa vérité. Quant à l'instruction sur les vibrations, elle suscitait ma réflexion à cause de son hermétisme. Les deux prophéties, en guise de conclusion, servaient-elles à montrer, pour leur part, la nature céleste de cette communication ?

La formation de l'Ordre Rosicrucien m'avait convaincu jusque-là de la nécessité d'aller à la rencontre du Cosmique pour en recevoir la lumière. Aussi cette venue vers moi d'une intelligence invisible, en vue de m'instruire sur des sujets que je n'avais jamais essayé d'explorer, m'incita à penser que tout cela pourrait bien être l'œuvre de mon subconscient ; bien que la mémorisation d'une telle connaissance au fond de ce dernier m'interpellait.

Ce doute provoqua la fin des séances d'écriture automatique. Une indifférence de l'invisible qui rendit finalement mon cœur nostalgique. Mon scepticisme décourageait-il le Cosmique ? Mon cher ange ne chercha pas à me placer face à mon orgueil ou à la déficience de ma foi. Au cours des semaines suivantes, je me surpris à guetter une nouvelle incitation. Cette attitude le réjouissait-il ? À l'évidence, mes ressentis ne le surprenaient guère. Cet intermède appartenait même à un dessein.

1991

Prémices d'un idéal

Si mon piètre doute avait dressé un mur subtil entre le Ciel et moi, les messages reçus par le biais de l'écriture automatique avaient planté une graine dans mon mental qui avait fini par germer et qui cherchait à croître. De la substantifique moelle de ces derniers, j'eus l'idée de poser les fondations d'une pensée idéaliste socialement acceptable. Au fil de ma réflexion, elle prit la forme d'un concept auquel je donnai le nom de *Planétarisme*.

Celui-ci préconisait un total changement de monde, c'est-à-dire une mise à plat de l'existant. Une refonte de l'économie mondiale s'avérait donc nécessaire, afin que la valeur humaine y eût enfin droit de cité. Quoique le *Planétarisme* ne prônait guère l'instauration d'un gouvernement mondial. D'ailleurs, le but de cette pensée universelle n'était pas à proprement parler politique. Elle visait à faire réfléchir l'humanité sur ses mauvaises œuvres et, partant, sur son devenir.

Grâce à une expression harmonieuse des différences, le *Planétarisme* permettait la naissance d'une belle fraternité humaine ; ce qui entraînait l'émergence d'une nouvelle classe d'hommes et de femmes politiques en mesure de faire évoluer les États et, bien sûr, les peuples. L'être humain a besoin d'espérer, d'idéaliser, de rêver ... des dispositions que son âme lui inspire. Par conséquent, le *Planétarisme* encourageait la sublimation des pulsions animales. *Via* son éveil spirituel, l'homme évoluera assurément dans son humanité.

Cet idéalisme entraînait toutefois en conflit avec la réalité de ma vie, vu que j'occupais un poste de cadre dans une multinationale. Ainsi ma raison m'induisait à ne pas souscrire aux aspirations de mon âme. De fait, mes deux moi, tourné, pour l'un, vers le charnel et, pour l'autre, vers le spirituel se disputaient la suprématie.

Par la suite, mon projet de promotion du *Planétarisme* me parut trop utopique et les objectifs de cette pensée bien éloignés des préoccupations du monde. De surcroît, le bouleversement économique, qu'il préconisait, n'aurait jamais le consentement des grands pays de ce monde. Ne me sentant pas, de surcroît, le droit de donner des leçons à mes semblables, le *Planétarisme* partit rejoindre les limbes des idéaux mort-nés.

Probable conséquence d'un début de changement intérieur, je ressentis le vif désir de visiter d'autres terres, voire de faire le pas de la création d'une entreprise. Après une étude marketing, je quittai mon emploi de cadre et partis m'installer à Milan, en vue d'y établir une société de conseil dans le domaine des grands systèmes informatiques. Me poussait-on vers ce changement pour m'amener à aguerrir, par lui, ma capacité d'adaptation ? Pays de naissance de ma grand-mère maternelle, l'Italie parlait à mon cœur. Pourtant, je refusais de croire qu'un ange avait orchestré cette transformation de vie, trouvant plus raisonnable de penser que j'en étais l'unique artisan. Alors que je feuilletais un ouvrage dans une librairie spécialisée dans l'ésotérisme ou autres techniques promues par le « *New Age* », je fis une réflexion à voix basse qui amusa ma voisine occupée également à parcourir un livre. Rebondissant sur mon accent français, elle me confia sa passion pour la France, puis nous bavardâmes sur des sujets spirituels. Lors de l'échange de nos cartes de visite, il ne me surprit pas de constater qu'elle était numérologue-astrologue. Je lui avouai alors mon grand intérêt pour la numérologie. Curieux de voir ce qu'elle me dirait, je provoquai donc un rendez-vous à son cabinet.

Sa voyance, plutôt précise, à partir de mes seuls nom, prénom et date de naissance, m'étonna. N'ayant rien dévoilé sur ma vie, lors de notre conversation à bâtons rompus à la librairie, je convins en moi-même qu'elle possédait un vrai don. Elle me demanda si j'écrivais et je m'en tins à une réponse sibylline ; en effet, je ne m'estimais guère écrivain ou essayiste et, d'ailleurs, le *Planétarisme* n'était que l'humble réflexion d'un néophyte. Elle affirma cependant que l'écriture apparaissait dans mon thème tout en spécifiant que j'écrirai un livre au retentissement mondial. Or, sauf ma sommaire utopie, je n'avais encore rien rédigé qui pût corroborer ce présage. L'écriture d'un

best-seller n'étant pas dans mes cordes, j'eus l'impression qu'elle se mettait soudain à extravaguer. Par contre, sa prédiction sur mes voyages au loin, voire vers des pays chauds, correspondait à mon goût pour la nouveauté et l'aventure.

Je décidai d'oublier les paroles agréables de cette femme, ainsi que sa promesse d'un beau destin, et de me laisser plutôt surprendre par les événements.

Un samedi, lors d'un échange à bâtons rompus, j'en vins inévitablement à confier mes opinions philosophico-politiques à Edoardo. Il s'agissait d'une personne cultivée avec qui je collaborais pour les problèmes juridiques relatifs à l'installation en Italie de la filiale d'une société franco-américaine. Une amitié s'étant nouée, nous nous voyions fréquemment en dehors du travail pour boire un verre ou partager un déjeuner. Quand je lui fis la confidence de ce courant que j'avais écrit peu de temps avant, Edoardo sourit. Réaction qui ne me froissa guère; car j'étais conscient à présent de la particularité de mes idées. Il voulut néanmoins que je l'instruisse sur le *Planétarisme* ... histoire de débattre. Un penchant très latin ! Après que je lui en eusse exposé les généralités, il les qualifia de généreuses, mais utopiques ; puis il évoqua les grandes idées mortes dans l'œuf tout en condamnant le système corrompu de ce bas monde. Je découvris une nature révolutionnaire derrière l'apparence très bourgeoise. Il vivait, d'ailleurs, une vie bien rangée et très ancrée dans ce modèle capitaliste qu'il contestait. Cette conversation avec lui confortait plus encore ma conviction sur l'absurdité du système de ce monde et sur la perniciosité de celui-ci pour l'humain.

J'eus l'impression, tout à coup, que ma discussion avec Edoardo avait été induite. Il me revint quelques bribes de celle-ci et, notamment, le passage où il m'avait parlé du triumvirat romain, puis celui où il avait critiqué l'anarchie d'un tel mode de gouvernement. J'avais alors rétorqué que ceux d'aujourd'hui n'étaient, en définitive, qu'une parodie de démocratie.